

LE DON DE SOI

PAR LE LIEUTENANT COLIN CHASTEL - PROMOTION « CHEF D'ESCADRONS DE NEUCHÊZE », (2014-17)

Tout a été dit dans nos milieux sur le panache. Signe de ralliement rouge et blanc, attitude superbe et éclatante, trait d'esprit cinglant... il est l'apanage d'Edmond Rostand et de son Cyrano. Pas un saint-cyrien qui ne se soit appuyé sur l'auteur du XIXe siècle pour susciter l'enthousiasme de son bazar à la lueur d'une torche enflammée. Si le panache se redéfinit à l'envi durant le temps passé en écoles, l'idée que l'on s'en fait évolue une fois arrivé en régiment. À quoi cela peut-il être dû ? La maturité, qui nous fait oublier notre idéal de vingt ans ? L'expérience opérationnelle, qui nous détourne du mythe en nous mettant en contact avec le « vrai monde » ?

D'entre tous les facteurs qui influencent la conception de ce qu'est le panache chez le lieutenant nouvellement affecté, la rencontre avec les subordonnés et la charge alors confiée sont des plus déterminants.

Arriver en régiment après avoir été « élevé » dans un monde d'officiers implique de « faire la bascule » comme on entend souvent. Le premier rassemblement de la section place le jeune chef face aux regards incertains des sous-officiers et militaires du rang au garde-à-vous. C'est dans leurs yeux que désormais il faudra chercher l'éclat de son propre panache. De par les raisons diverses qui les ont poussés à s'engager, ils nous conduisent à penser le panache de façon plus concrète et moins magnifique.

Cela est d'autant plus vrai à la Légion étrangère. Affecté au 4^e régiment étranger comme chef de section dans une compagnie d'engagés volontaires, j'ai rapidement constaté les motivations diverses des hommes qui m'étaient confiés. L'aventure bien sûr, mais aussi la situation matérielle (argent, naturalisation, avenir familial en France...) sont la plupart du temps évoquées. Et qui pourrait le leur reprocher ? « *Mercenaires ? Sans doute, il faut manger pour vivre* » écrivait le capitaine de Borelli (promotion « Du Djurjurah », 1856-58). Certains déclarent s'engager aussi pour la renommée du képi blanc à travers le monde et ce qu'il représente. En cela, ils ne sont guère éloignés du cornichon pâlisant sur de noirs bouquins.



Le code d'honneur du légionnaire

Mais avant de réclamer panache et « mythe » il faut donner et se donner. Il serait bien nigaud le saint-cyrien qui, se plaçant à la tête de sa troupe lors d'un CENTAC ou bien en BSS, s'écrierait tel Henri IV : « Ralliez-vous à mon panache blanc ! ». Il s'agit avant tout de se montrer exemplaire.

C'est tout ce que demande la troupe dans un premier temps à son jeune chef. En cela, les mots de Michel Menu ressassés pendant les nuits de tradition prennent tout leur sens. Effectuer la marche de remise des képis blancs en tête de la section implique de revêtir la même tenue que ses engagés volontaires, de porter le même poids « si tu ralentis, ils s'arrêtent, si tu t'assieds, ils se couchent ». Sans les écraser, seulement en tirant le meilleur d'eux-mêmes et en leur montrant qu'ils peuvent réussir, on suscite l'entraide et la solidarité, par l'exemple.

Nul panache sans un travail quotidien acharné et sans le respect qui en découle

Il n'est pas de panache chez un officier sans le don de soi. De même, on ne peut parler de panache sans y associer le travail préalable à toute action d'éclat. En aucun cas, le panache ne peut être lié à une attitude nonchalante. Si c'était le cas, il serait à la portée de tout le monde. De fait, l'attitude frondeuse ou bien les farces potaches, qu'importe le prix qu'on y attache ou l'ampleur des réactions qu'elles peuvent provoquer, ne sont pas la graine du panache. De manière générale, les postures, aussi élégantes soient-elles, ne le sont pas davantage. Le général Rollet se déplaçait sur le front des troupes pendant la première guerre mondiale en arborant une ombrelle rose dont ses légionnaires disaient qu'elle le protégeait des balles. Symbole de son caractère indépendant et excentrique, cet objet incongru, porté à bout de bras par un tel chef et dans une telle situation est un panache au sens strict : inutile et beau. Mais quel sens donner à cela si le général n'était pas alors ce modèle pour toute une armée ? S'il n'avait pas travaillé toute sa vie au profit des légionnaires et ce jusqu'à sa mort ? La rigueur dans l'exécution et le caractère sacré de la mission précèdent la fantaisie et le bon mot.

À la Légion étrangère, comme le rappelait récemment dans ces pages le général Comle, la manière de saluer des hommes est significative de l'attachement au chef. Or, si l'on est en droit d'exiger le respect du grade, celui du chef se mérite et se paye, en quelque sorte.

Définitivement, il n'y a nul panache sans un travail quotidien acharné et sans le respect qui en découle. Les sacrifices du chef sont de plusieurs sortes. De la disponibilité exacerbée au don de sa propre vie. Ils impliquent de ne jamais perdre de vue la finalité opérationnelle du travail quotidien et donc

de conserver un sens pratique en se gardant des rêveries adolescentes. Faire passer l'intérêt de la troupe avant le sien propre, valoriser ses subordonnés au lieu « d'agiter la cravate », être capable de prendre des décisions impopulaires avant de les voir porter leurs fruits, ce sont là les qualités du chef généreux et travailleur dont la droiture et le sens du sacrifice forcent obligatoirement l'admiration.



Dans ce regard reconnaissant et admiratif d'une troupe prête à le suivre n'importe où, le jeune chef peut espérer voir se refléter l'éclat du panache dont on lui vantait tant les mérites à Saint-Cyr. Il comprend que pour exprimer pleinement le sens du mot lâché dans un dernier rôle à Roxane par Cyrano, l'individu seul est démuni. Loin d'être une frivolité, cet idéal est crucial. Car le panache, parce qu'il est gratuit et motivé par le souci d'exemplarité, conduit aux sacrifices dont seuls les subordonnés peuvent mesurer la portée. C'est ce qui les poussera à se souvenir de leurs chefs, à en cultiver le souvenir.



Le lieutenant Chastel est un officier d'infanterie. Il a commandé une section d'engagés volontaires pendant un an au 4^e régiment étranger de Castelnaudary avant d'être affecté au 2^e régiment étranger de parachutistes à Calvi.